

## **QUAIS BRUMEUX : QUAIS POUSSIÈREUX ?** **(ou l'absence de l'image au plateau )**

*Dans les traces de Chéreau, presque 40 ans plus tard, Ludovic Lagarde monte Quai Ouest aux Amandiers. Le spectacle commence : arrivent sur la scène deux vieux gros bourgeois en perdition. L'un, Maurice Koch, 60 ans, veut mourir ici alors que l'autre, Monique Pons, 42 ans, ne souhaite qu'une chose, sortir d'ici et ne plus jamais y remettre les pieds. « Ici », sur le plateau, c'est un quartier de docker, ou plutôt un reste de celui-ci. Plus qu'un décor, c'est l'axe, le centre de gravité, le protagoniste du spectacle de Lagarde.*

**« Par ici c'est un mur, on ne peut plus avancer, ce n'est même pas un mur, non, ce n'est rien du tout. C'est peut-être une rue, peut-être une maison, peut-être bien le fleuve, ou bien un terrain vague. Un grand trou dégoûtant. » Monique**  
*Quai Ouest, Bernard-Marie Koltès*

Un lieu de passage, à la limite de l'extinction qui, petit à petit va s'éteindre. L'espace est sombre et n'évolue pas, il est comme recouvert d'une légère pellicule de poussière. Il s'agit d'un quasi-no man's land, là où déambulent drogués, étrangers, gays et autres mis à l'écart, ceux et celles qui n'ont pas réussi à partir ou plutôt, ceux qu'on a préféré laisser là. Micha Lescot - entre l'automate et le loubard - joue parfaitement le jeu. Il erre dans l'espace, titube et se désarticule, sans but précis mis à part celui de partir. Il n'a pas d'âge. Dans cet espace clos tous attendent. Les personnages s'ennuient et passent à travers des portes qui ne mènent nulle part. Le spectateur lui aussi s'ennuie, il s'endort quelques instants et se replonge dans la pièce. Seule la parole fuse et permet au public, comme aux personnages, de se maintenir éveillés : elle

se tend et se détend, grince, s'accélère et se prolonge. Il faut dire vite, tout expliciter, parler même quand il n'y a rien à dire - quitte à digresser - pour ne pas risquer de disparaître. Il faut en permanence combler le vide, nourrir la machine pour qu'elle ne tombe pas en panne.

Lagarde donne à voir un monde qui se périme et s'évapore. Il est à la fois écrasant - un rideau de fer et des blocs résidentiels d'une teinte gris-bleutée figent et plombent l'espace - et vaporeux - la fumée des cigarettes et les flaques d'eau croupie au sol floutent le tout-. C'est sur cet étrange équilibre que repose la trame : entre pesanteur et fragilité. Le lieu apparaît comme fossilisé et pourtant, on a l'impression qu'il est fait de carton-pâte. La pénombre fait croître cette impression et nous donne du fil à retordre : on peut à peine voir, à peine se repérer. On peine à voir ce qui se déroule sur scène, ce qui nous pousse à accorder une attention excessive aux apparitions et aux variations lumineuses. Notre regard est forcé, comme pour nous rendre témoins de l'évanouissement du décor. On guette l'extinction de ce quartier et de ses protagonistes, comme on guetterait le rayon vert.



La mise en scène de Lagarde nous place à une frontière : entre ce qui existe encore et ce qui n'existe presque plus. Certes on reconnaît le hangar, l'ancien docker, mais ni le New-York, ni la présence de la communauté gay auxquels Koltès pouvait faire référence, ne sont invités au plateau. Le décor est d'ailleurs dans l'ensemble privé d'éléments du réel. Il n'y a, ni affiches publicitaires, ni panneaux de signalisations, ni éclairages de rues, ni rideau aux fenêtres, ni même une poubelle. Aucun indice. L'espace est privé d'image et se déconnecte ainsi du réel.

Au fur à mesure que la représentation se déroule, notre œil s'habitue à ce dépouillement jusqu'à ce qu'il finisse même par en oublier l'étrangeté de l'espace, alors dépourvu d'identité. Lagarde dans son travail sur *Quai Ouest* a choisi de refuser toute représentation réaliste des thématiques - avant tout sociales et économiques - de la pièce. L'isolement social, la marginalisation, sont essentialisés. Cette démarche, plus

sensorielle que référentielle, permet ainsi au spectacle de ne pas basculer dans une démonstration de misérabilisme. L'enjeu est de nous faire assister à la mort d'un espace, à sa péremption, en nous plongeant dans une pénombre à peine pénétrable. La représentation nous porte, mais on sort pourtant de la salle avec un certain sentiment de frustration : ce reste de vie qui traverse *Quai ouest* pourrait être légèrement plus vivant, justement par ce qu'il s'éteint. Lagarde épouse peut-être trop parfaitement - bien que sincèrement - la dramaturgie et l'esthétique de l'auteur. En voulant trop respecter l'œuvre de Koltès - par le mystère et le statisme que sa mise en scène installe - Lagarde empêche comme un décollement et empêche ainsi une ouverture sur les enjeux concrets de la marginalisation urbaine.

LAGARDE DONNE À VOIR UN MONDE QUI SE PÉRIME ET S'ÉVAPORE.

ANNA PERRIN-THERMES